

Un maire et trois médecins La saga des de Montigny à Acigné

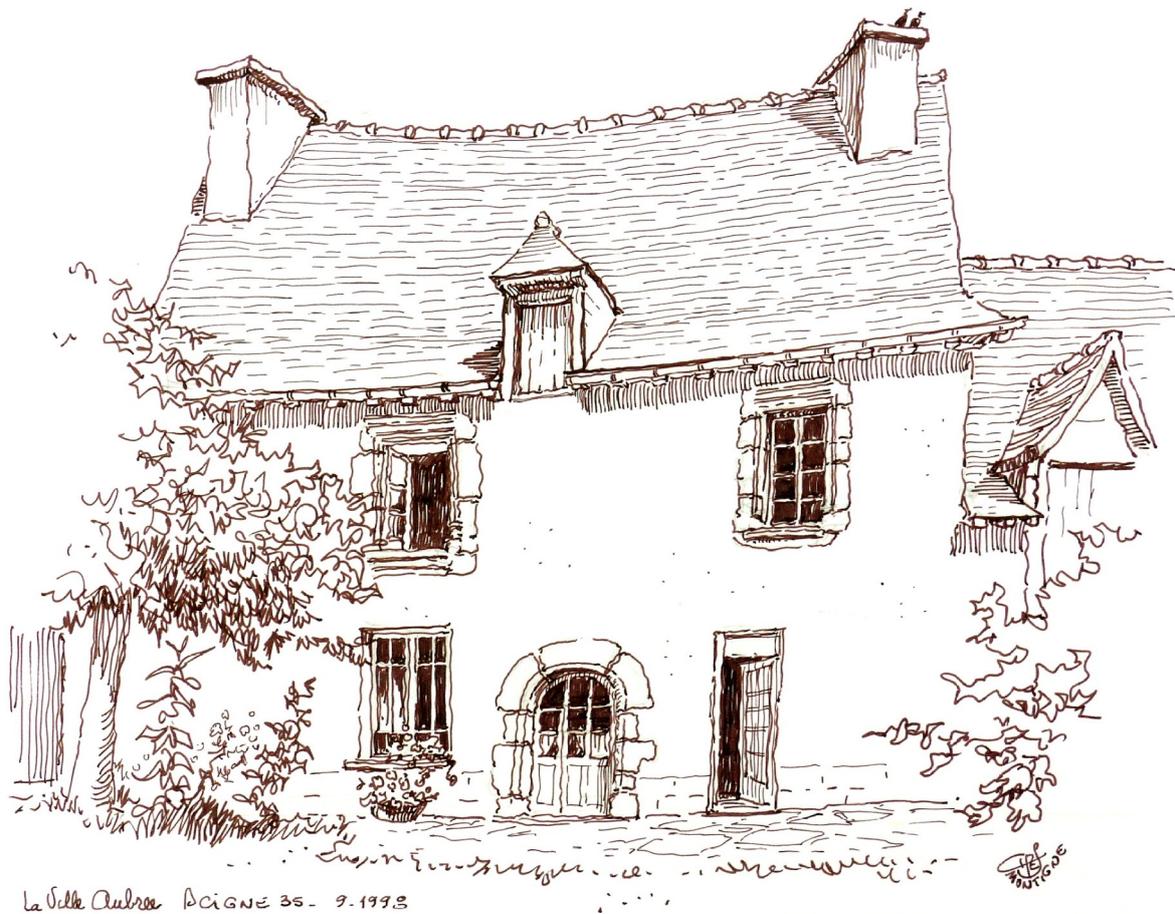
La famille de Montigny a marqué la vie d'Acigné durant un siècle. De 1770 à 1870, elle fournit à la commune trois médecins qui se sont succédés de père en fils. Le troisième, François de Montigny, fut également maire d'Acigné au début du Second Empire.

On ignore pourquoi les de Montigny, bourgeois de Rennes, débarquèrent un jour à Acigné pour venir s'installer au modeste manoir de la Ville-Aubrée, situé le long de la route de Servon, à deux kilomètres du bourg. Peut-être que le Rennais d'origine qu'était Jacques-René de Montigny cherchait à retrouver le berceau de son arrière-grand-mère, Jeanne-Françoise Richard, devenue par mariage Jeanne du Boishamon, qui était née à Acigné en 1623, un siècle et demi plus tôt.



Le manoir de la Ville Aubrée où la famille de Montigny s'installa à partir de 1769. Son origine remonterait au XIV^{ème} siècle. La tour, qui abrite un escalier en colimaçon, est un élément démonstratif visant à signaler que les habitants appartiennent à la haute société.

Quand il arriva ici en 1769, Jacques-René de Montigny et sa femme Jeanne-Denise Gaultier étaient mariés depuis six ans. Il pouvait afficher un titre de « chirurgien diplômé de la faculté de médecine de Montpellier ». Bientôt, une petite Claudine vit le jour à La Ville-Aubrée, enfant d'une lignée qui comptera trois garçons et deux filles. Ensuite, il faut reconnaître que l'on n'a pas de preuves que le « chirurgien » Jacques-René ait vraiment exercé son art sur le territoire communal. Si tel fut le cas, sa mission ne dura pas longtemps puisqu'il mourut en 1783, âgé d'à peine 50 ans.



La façade du manoir dessinée par Charles Montigné.

Au manoir de la Ville-Aubrée

Claudine, la fille aînée devint institutrice à Acigné au début du XIX^e siècle. Célibataire, elle mourut en 1829. Quant à René-Louis, l'aîné des fils, né en 1771, il suivit la voie paternelle en devenant « chirurgien militaire ». On pense qu'il officia quelques années dans l'armée avant de revenir à Acigné où il se maria le 18 février 1798 avec Jeanne Josse, une veuve de cinq ans sa cadette. Il s'installa avec le simple titre d'« officier de santé », sorte de médecin de statut inférieur.

À lire les registres d'état-civil des années 1800, on comprend qu'il occupait une position sociale reconnue. Le médecin d'Acigné figure en effet au bas de tous les actes de naissance et de décès en tant que « déclarant ». Ses nom et signature se limitent à un sobre « Demontigny », sans doute parce que la particule n'est plus en cour depuis que la Révolution a balayé la noblesse, sans compter que le « de », assez récent chez les Montigny, n'avait rien de nobiliaire.

Une maison rue du Grand-Four

Si René-Louis est abonné à la signature des actes d'état-civil, c'est aussi par commodité. Il habite juste en face de la mairie, installée à l'époque au presbytère. Les actes d'état civil exigeant la signature de deux témoins, il était courant de recourir à un voisin de la mairie connu pour sa moralité. Pourquoi est-il présenté comme domicilié « au bourg d'Acigné » alors qu'il a sa demeure à la Ville-Aubrée, ce manoir, au grand air, où les sept enfants du couple naîtront entre 1798 et 1811 ?



L'emplacement de la « maison du bourg » occupée par le médecin René Louis Demontigny, sur le cadastre de 1819. Elle bénéficie de l'autre côté de la rue d'un accès à la Vilaine, qui correspond de nos jours à l'allée des Tilleuls qui longe l'école Jeanne-d'Arc.

Cela veut dire que le médecin disposait de deux maisons : son cabinet médical au bourg, son foyer familial à la Ville-Aubrée. Le cadastre de 1819 permet de localiser le logement du bourg, près du carrefour de la rue du Grand-Four et de la rue du Calvaire. La maison, démolie dans les années 1990 pour faire place à un immeuble, est une propriété modeste.

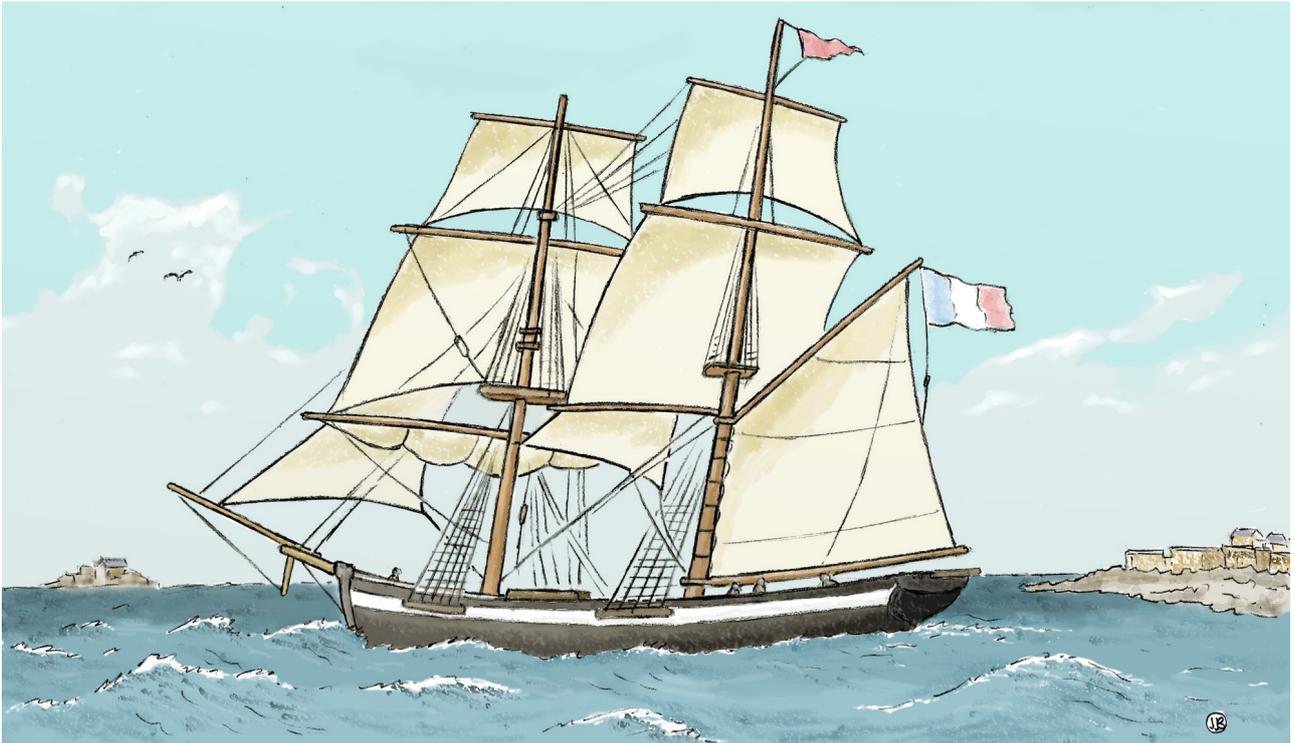


Sur cette photo des années soixante dix, l'angle des rues du Calvaire et du Grand Four. La maison de Montigny est la deuxième à partir de l'angle. Aujourd'hui démolie, elle fut ensuite occupée par le café Souhy.

Pendant ce temps, à la Ville-Aubrée, demeure rustique, la famille s'agrandit. Après Jean-Louis (1798), Eugénie (1801), Alexis-Nicolas (1802), Emilie et Jeanne (1808), puis Louis-Ange (1810), et voici en 1811 le petit dernier : François-Anne, futur médecin et maire d'Acigné. Avant de s'y intéresser, attardons-nous sur deux figures « pittoresques » de cette fratrie Demontigny.

Le destin québécois de Jean-Louis

Commençons par Jean-Louis. Inconnu des Acignolais, il est davantage considéré au Québec, le pays où il émigra dès l'âge de 16 ans. Les Québécois, friands de passé, d'histoires et de généalogie, ont construit autour de Jean-Louis une sorte d'épopée où s'entremêlent vérité et légende. Voici l'histoire : le gamin Jean-Louis est collégien (à Rennes ?). C'est un rebelle. Ses parents veulent en faire un curé. Il se rebiffe. Face à son père, catholique et royaliste, lui se pose en bonapartiste. Alors, au printemps 1815, quand Napoléon revient triomphalement de l'île d'Elbe, Jean-Louis s'enthousiasme au point qu'une querelle éclate entre lui et son monarchiste de père. Le ton monte, l'adolescent claque la porte de la Ville-Aubrée, s'enfuit à Saint-Malo et, sans attendre, embarque pour Terre-Neuve...



Un brick, semblable au *Duc d'Angoulême*, sur lequel Jean-Louis Demontigny pris la mer, à Saint-Malo en avril 1815.

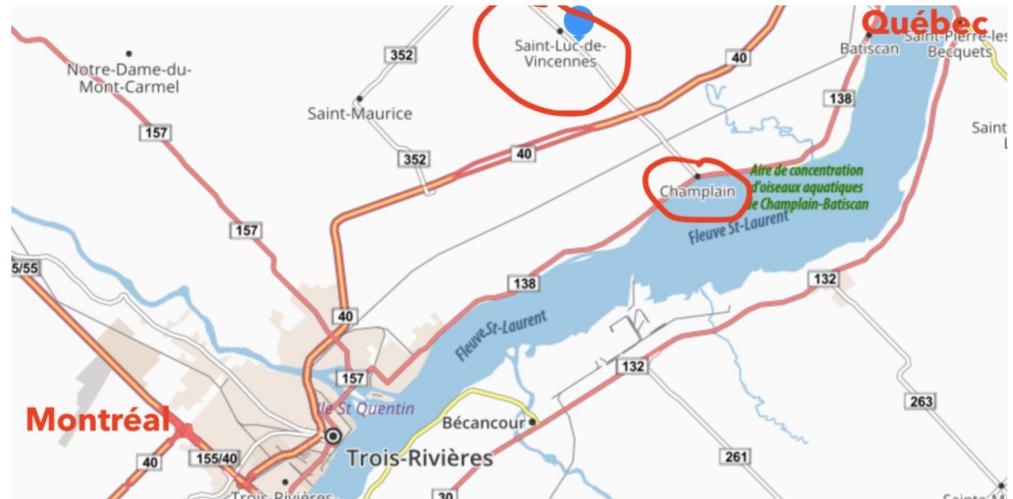
Cet embarquement est bien réel, attesté par les registres du port de Saint-Malo. Ils nous disent que Jean-Louis est parti comme novice pour la pêche à la morue, le 24 avril 1815, à bord du brick *Duc d'Angoulême*. La vocation maritime de l'Acignolais semble hasardeuse puisqu'il déserte rapidement le navire, comme va le certifier le capitaine Tranchant, quatre ans plus tard, lorsque le bateau est de retour à Saint-Malo. Ce certificat, validé par un juge de paix, est déposé le 19 juin 1819 entre les mains du maire d'Acigné, Thomé de Kéridec.

Mais qu'est devenu Jean-Louis ? Est-il à Terre-Neuve ? Peu vraisemblable car on imagine mal un Français trahir son pays au point d'adopter comme résidence un territoire de l'ennemi anglais. On le voit davantage poser son sac à Saint-Pierre-et-Miquelon, archipel français proche. Reste un « trou noir » de quinze ans dans l'existence de Jean-Louis. Où, de quoi et avec qui vit-il ? On dit - légende familiale - qu'il aurait fortuitement retrouvé un oncle dans ces parages, qui se livrait au commerce et à la pêche, et avec qui il aurait travaillé...

Une vie au bord du Saint-Laurent

Quinze ans plus tard, nous sommes en 1830, Jean-Louis Demontigny pénètre dans le fleuve Saint-Laurent et débarque dans le village de Champlain, non loin de Trois-Rivières, entre Québec et Montréal. Lui, le collégien rebelle va y exercer la profession d'« instituteur ambulant ». Deux ans plus tard, déjà âgé de 34 ans, il se marie avec une demoiselle Houde, âgée de 18 ans. Elle a pour prénom Désanges, contraction de Marie des Anges. Le couple est fertile, il donne naissance à onze enfants : Eugénie (1834), Louis (1836), François-Siméon (1838), Élodie (1840), Alixe (1843), Honorine (1845), Adrien (1847), Félix-Olivier (1849), Gustave (1852), Urcise (1855), Eugène (1855).

Le Saint-Laurent, entre Québec et Montréal. Sur la rive nord du fleuve, les villages de Champlain et de Saint-Luc-de-Vincennes où vécut Jean-Louis Demontigny.



Le père enseigne, s'offre une pause pour devenir agriculteur, puis reprend sa blouse de pédagogue. L'école se fait dans sa propre maison, qu'il a construite à Champlain. À la fin des années 1850, l'établissement compte 30 garçons et 24 filles. Parmi ses élèves, deux deviendront évêques.

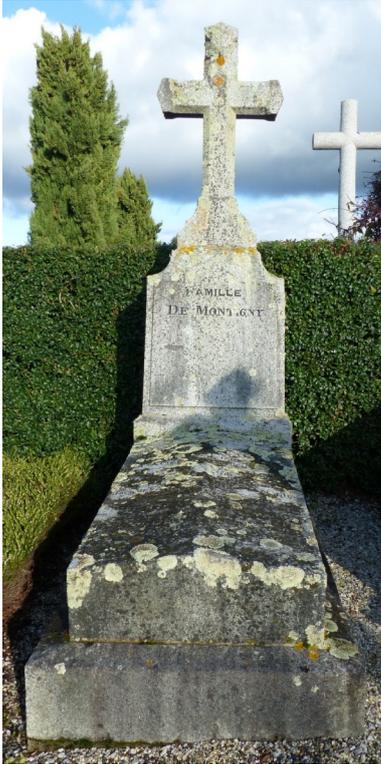
Jean-Louis meurt en 1882 à Champlain, commune désormais rattachée à Saint-Luc-de-Vincennes. Son épouse lui survit de vingt ans. Le couple laisse une nombreuse descendance. Parmi celle-ci, citons la chanteuse Audrey de Montigny, née en 1985, qui connut un certain succès dans les années 2000.

Là-bas, des membres de la famille entretiennent la mémoire de l'exilé acignolais. Ils conservent des documents comme la copie de cette lettre que Jean-Louis aurait rédigée en 1840 à l'intention de sa mère, dans laquelle il lui demande pardon de n'être jamais revenu en France revoir sa famille. Une autre lettre de remords est adressée en 1868 à son frère François, qui fut naguère maire d'Acigné.

Alexis, précepteur de François II, roi de Naples

Le second « personnage » de la fratrie, Alexis-Nicolas Demontigny, est né à la Ville-Aubrée le 16 thermidor an X (4 août 1802). Contrairement à son aîné Jean-Louis qui aurait refusé de devenir prêtre, Alexis va embrasser une vocation religieuse. En décembre 1851, déjà presque quinquagénaire, il prend l'habit de père Minime. Un ordre très strict, dédié à la pénitence, au dépouillement, au jeûne mais aussi à l'étude et à la prédication. En prenant l'habit, Alexis renonce à son prénom et se fait désormais appeler Etienne de Montigny, en religion.

Si l'on a la curiosité d'examiner la pierre tombale de la famille de Montigny dans le cimetière d'Acigné, on voit que le nom d'Alexis y est gravé, suivi de cette mention : « Précepteur du roi de Naples ».



La tombe des Montigny dans le cimetière d'Acigné avec, gravée, la mention d'Alexis « précepteur du roi de Naples ».

Mais encore ? On glane ici et là quelques informations : outre qu'il appartenait aux Minimes, on lit qu'il revint en France, malade et qu'il y mourut. On dit encore que c'est sa réputation qui lui valut d'être choisi comme précepteur des enfants de la maison de Naples.

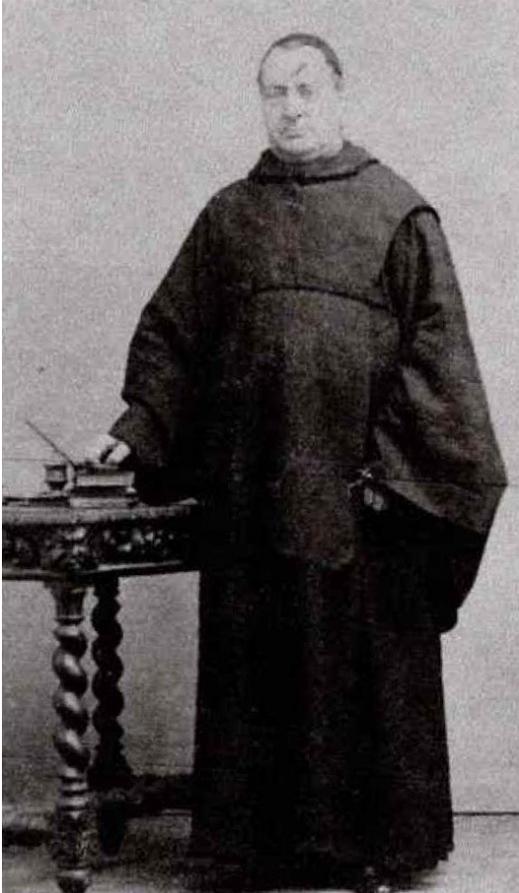
Il fut donc le précepteur du dernier roi de Naples et des Deux-Siciles, à savoir François II (1836-1894) alors adolescent. Devenu roi en 1859 à la mort de son père Ferdinand II, le jeune François ne régna que deux ans, balayé par Garibaldi et ses révolutionnaires. On sait que François subit une éducation catholique très stricte sous la houlette de sa belle-mère, Marie-Thérèse d'Habsbourg-Lorraine-Teschen, toujours entourée de religieux. Forte personnalité, traditionnaliste, antirévolutionnaire, c'est elle qui dirigea de fait le royaume du temps de son mari Ferdinand puis de son beau-fils François.



A gauche, Marie-Thérèse de Habsbourg-Lorraine-Teschen vers 1860 entourée de cinq de ses fils dont on peut penser qu'ils furent « éduqués » par Alexis de Montigny. A droite, François II, ancien élève d'Alexis de Montigny, quand il devient en 1859 roi de Naples et des Deux Siciles, âgé de 23 ans.

Précepteur de la famille, le garçon de la Ville-Aubrée eut fort à faire quand on sait que Marie-Thérèse eut douze enfants, en plus de François né d'une première union de son mari Ferdinand. François II « n'était qu'un séminariste habillé en général », persifle l'écrivain Lampedusa dans son célèbre *Guépard*, tandis que Garibaldi dans ses mémoires ironise sur la formation de l'enfant royal « entièrement abandonnée à des précepteurs cléricaux », non pas des Bossuet ou des Fénelon, mais de « simples moines » !

« Étienne » en religion



Alexis de Montigny, appelé Frère Etienne.

On a peine à trouver mention du nom d'Alexis « Etienne » de Montigny dans l'histoire de l'entourage de la famille royale. Toutefois en surfant sur Internet, nous tombons sur la description d'une boîte de documents stockée aux archives cantonales du Valais (Suisse). Il s'agit de lettres adressées au général suisse Augustin de Riedmatten, qui fut un militaire de la maison de Naples, proche de François II. Ces lettres sont signées du « père Etienne de Montigny ». La notice précise que ce dernier « fut précepteur de François II, puis des princes et princesses ».

Ce document certifie l'existence de Montigny à la cour de Naples. Les missives amicales qu'il envoie à Riedmatten s'échelonnent de 1858 à 1867. Dans la dernière, il transmet à son ami, qui est retourné vivre en Suisse, « les salutations de sa majesté le roi ». Ce qui signifie qu'Alexis se trouve à cette date à Rome - François II et sa famille s'y étant alors réfugiés sous la protection du pape. Peu de temps après, Alexis rentre à Acigné où il meurt le 25 février 1869, à l'âge de 67 ans, « dans sa maison du bourg d'Acigné ».

François-Anne, maire et médecin

François-Anne Demontigny, né en 1811 à la Ville-Aubrée, va devenir comme son grand-père Jacques-René et comme son père René-Louis, médecin à Acigné, ceci, suppose-t-on, à partir de la fin des années 1830. Il se marie le 28 juillet 1847 avec une fille du pays, Rose-Joséphine Natu (1822-1875). Ils auront au moins trois fils : Hippolyte, né en 1848, Ambroise, né en 1857, Louis-Jacques, né en 1859. Ainsi que deux filles : Berthe et Esther.

François-Anne de Montigny,
né en 1811, maire d'Acigné de
1850 à 1860.



C'est en qualité de maire que son nom reste inscrit dans l'histoire locale. Il fut le premier magistrat de la commune pendant dix ans, de 1850 à 1860, mais presque à contrecœur, plus par devoir que par vocation, semble-t-il. La Révolution de 1848 avait institué l'élection des conseils municipaux au suffrage universel (masculin). Demontigny se trouva élu parmi 16 conseillers municipaux et devint le premier adjoint. Mais le maire Jean-Marie Jamois démissionna deux ans plus tard, il fallait lui trouver un remplaçant et c'est François-Anne qui fut élu (avec 8 voix sur 16). Sauf qu'il refusa cette charge, car incompatible, estimait-il, avec la tâche très prenante de médecin d'Acigné.

Seulement, il n'a pas le choix, le préfet le nomme d'office « maire par intérim ». Ensuite, à partir de 1852, Second Empire oblige, les maires étant directement nommés par le préfet, Demontigny devient maire pour de bon.

Durant son mandat qui s'achèvera en 1860 par la désignation de Chevalier de la Teillais comme premier magistrat, on note que selon l'usage du temps, le maire d'Acigné se montre très révérencieux à l'égard de Louis Napoléon, quand il remercie la « divine providence » qui a permis au « digne président » d'échapper à une tentative d'attentat (« horrible ») à Marseille, ou bien quand il salue de louanges la naissance du prince impérial en 1856. Tout cela figurant sur les délibérations du conseil municipal.

La question des routes et de la gare

Les comptes rendus des séances durant le mandat Demontigny font apparaître une préoccupation forte autour de la question du tracé des routes. On veut construire une nouvelle route reliant Acigné à Thorigné et la faire passer par Monthélon. Levée de boucliers, les riverains veulent conserver le tracé par la Rougeraie et l'Epinay. Querelle aussi autour du projet de route d'Acigné à Rennes : elle passera par le Val-Froment, c'est-à-dire en totalité sur les territoires de Noyal et de Cesson, mais les deux communes rechignent à participer au financement des travaux, etc.



François de Montigny et de son équipe municipale obtiennent que la gare de Noyal soit dénommée « gare de Noyal-Acigné ».

C'est aussi l'époque de l'arrivée du chemin de fer Paris-Rennes (1857). Les élus d'Acigné font campagne et obtiennent à grands cris que la gare de Noyal soit dénommée « gare de Noyal-Acigné ». Enfin le mandat est marqué par des querelles avec la fabrique, l'église et l'école chrétienne. Des conflits juridiques obscurs pour un legs disputé entre la commune et la fabrique. Différends peu compréhensibles surtout quand on connaît le catholicisme affirmé de la famille de Montigny. Le sujet reste à approfondir.

Une lignée de médecins à Louvigné-du-Désert

François de Montigny meurt en 1871 à l'âge de 60 ans. Il laisse plusieurs enfants dont deux fils qui tourneront la page acignolaise de la famille. À l'aîné Hippolyte, né en 1848, de perpétuer la vocation médicale de la lignée. Par mariage, il migre à Louvigné-du-Désert où il s'installe comme médecin. La famille y fera souche. L'un de ses fils, Ambroise (1877-1949), sera médecin et conseiller général de Louvigné, où une rue porte son nom. Ensuite le fils de ce dernier, René, né en 1909 sera lui aussi médecin, maire de 1947 à 1972 et conseiller général centriste pendant trente ans. La tradition se prolonge puisque de nos jours des de Montigny, sont toujours médecins à Louvigné. À noter qu'un autre fils d'Hippolyte, appelé lui aussi Hippolyte, eut un fils avocat. Il s'agit de Lucien de Montigny (1909-1975) qui fut après-guerre maire de Mayenne, conseiller général et sénateur, de tendance démocrate-chrétienne.

Louis-Jacques, militaire de carrière

L'autre fils du maire du Second Empire, prénommé Louis-Jacques, né à Acigné en 1859, fera une carrière militaire comme d'ailleurs ses descendants jusqu'à aujourd'hui. Il aura trois filles (deux d'entre elles seront religieuses) et deux garçons. Colonel d'infanterie, Louis prend sa retraite à Rennes après une fin de carrière au Maroc, mais c'est à Château-Gontier qu'il meurt en 1936 auprès de l'une de ses filles. Ses obsèques donnent lieu à des comptes rendus de presse au moment de son inhumation dans le caveau familial d'Acigné. Des personnalités militaires et religieuses assistent à la cérémonie, le colonel est fort connu à Rennes, à cause de son engagement actif au sein des milieux catholiques : directeur des œuvres diocésaines, fondateur de l'Alliance nationale de l'Ouest, président de l'union catholique de la paroisse Notre-Dame...

Le Jésuite mort pour la France en 1940

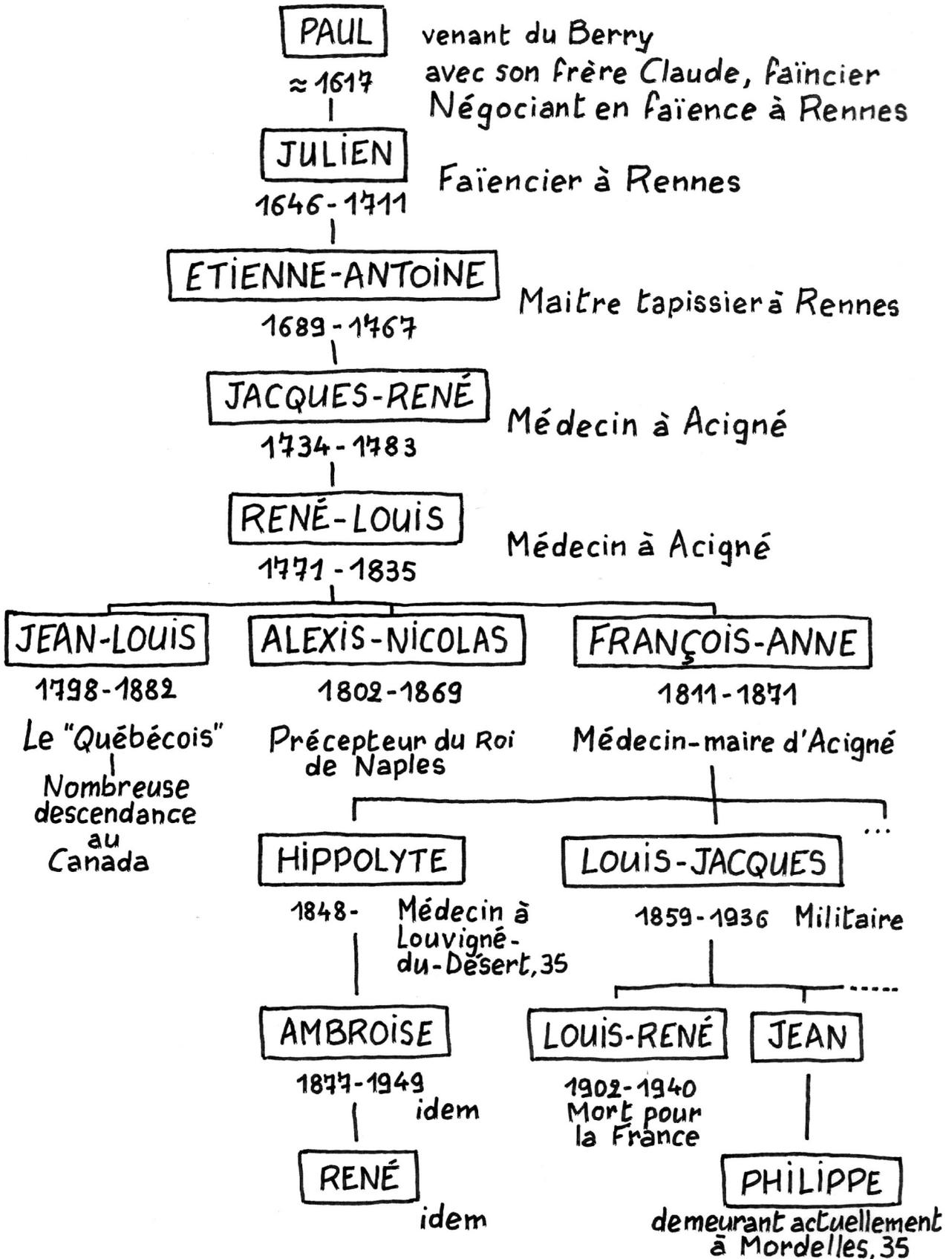
Le deuil est conduit par ses deux fils, « le capitaine de Montigny et madame » et « le révérend père de Montigny de la Compagnie de Jésus ». Le premier est Jean, dont le fils Philippe vit actuellement à Mordelles. Le second, Louis de Montigny, père jésuite, rejoindra son père dans la tombe quatre ans plus tard. Affecté en 1940 au 9^{ème} régiment de tirailleurs marocains, il fut tué par balle le 19 juin à Chalaines, dans la Meuse durant la bataille de France. Il avait 38 ans.



Louis de Montigny, père jésuite, tué dans la Meuse en juin 1940. Son nom est inscrit sur le monument aux morts d'Acigné.

Avec lui s'achève la séquence acignolaise des Montigny. Cela faisait longtemps qu'ils avaient quitté la commune, seul le tombeau familial les rattachait à ce terroir. Ainsi que quelques propriétés, notamment la ferme et les terres de la Timonière où s'érigea l'un des nouveaux quartiers de notre commune périurbaine.

Lignées masculines DE MONTIGNY



Venus du Berry vers 1640

À ce stade du récit, il convient de remonter le fil des siècles pour cerner ce que furent les Montigny avant leur installation à Acigné en 1769. Une légende familiale colportée par les Québécois descendants de Jean-Louis veut que vers 1600 un certain Julien de Montigny, quittant Montigny-les-Bretonneux, près de Paris, vint s'installer à Rennes. Problème, rien n'atteste de l'existence de cet ancêtre nommé Julien ni d'une quelconque origine parisienne de la famille.

En revanche oui, nous savons que deux frères Demontigny, Paul et Claude, ont débarqué à Rennes vers 1640, venant du Berry, pour y exercer le métier de faïencier. On trouve leur nom sur des actes de baptême et de mariage de la paroisse Saint-Aubin à partir de 1643. Vingt ans plus tard le testament de Claude (mort en 1664) indique que la famille vient du « pays de Berry », plus précisément d'une commune dont le nom presque illisible sur les actes permet cependant d'affirmer qu'il s'agit d'Ennordres. Cette commune du Cher, département à l'activité faïencière reconnue, compte aujourd'hui 240 habitants. Le père d'Alain-Fournier, l'auteur du *Grand Meaulnes*, y fut un temps instituteur.

Faïenciers à Rennes au XVII^e siècle

Installés dans le quartier rennais de Bourg-l'Évêque, les deux frères se répartissent la tâche. À Claude la production de vaisselle ; à Paul – ancêtre des Demontigny d'Acigné – la vente de ces produits. Dans un document, Claude est dit « maître en art majolique » tandis que Paul, qui habite près de la place du Champ-Jacquet, est désigné comme « marchand faïencier ». Les affaires marchent bien, Claude achète plusieurs maisons à l'entrée de la rue du faubourg de Brest.

La prospérité ne dure pas. La femme de Paul meurt en 1651, quelques jours après la naissance de son sixième enfant, nommé Julien. A l'âge de quatre ans, le bambin est mis en apprentissage chez son oncle Claude. Après la mort de ce dernier en 1664, ce même Julien fait figure de patron. Pas pour très longtemps car voici que son cousin germain Jean-René prend les rênes de l'atelier. Mais bientôt, il jette l'éponge et loue sa faïencerie à Julien qui vient de se marier à Jeanne du Boishamon. Puis c'est la guerre entre les deux cousins, loyers impayés, vaisselle cassée, le différend se termine au tribunal. Jean-René reprend la main mais il met rapidement la clef sous la porte.

Assiettes et objets pieux

Ainsi s'achève l'histoire de la faïencerie de Bourg-l'Évêque. Elle aura fonctionné pendant deux générations, entre 1648 et 1684. Elle était la seule existant à Rennes au XVII^{ème} siècle. Il faudra attendre la moitié du siècle suivant pour voir la faïence rennaise relancée avec l'arrivée d'un Italien, Jean Forassassi, dit Barbarino.

L'histoire de la faïencerie de Montigny a été reconstituée par l'historien Bourge de la Rogerie en 1924. « L'usine livra des quantités énormes d'assiettes, de plats, de soupières », écrit-il. De la vaisselle de base et sans originalité. À côté de cette production, les Montigny créèrent beaucoup d'objets artistiques, décorés, essentiellement à usage religieux, dont quelques pièces sont parvenues jusqu'à nous. Statuettes de piété comme cette « Notre Dame des Agonizants » conservée au Musée de Bretagne, carreaux funéraires, vases de pharmacie, dallages et même un superbe bénitier.



A gauche, une statuette issue de la faïencerie de Montigny, dans le quartier de Bourg l'évêque à Rennes, figurant « Notre Dame des Agonizants ». Haute de 31 cm, datée de 1659, elle est conservée au Musée de Bretagne.

Ci-dessus, provenant de l'abbaye St-Georges et de la chapelle de Chevré (La Bouexière), carreaux funéraires du 17^{ème} siècle, fabriqués à Rennes, probablement chez les faïenciers Montigny.

Maître-tapissier au siècle des Lumières

Et après ? On ignore dans quel genre d'activité Julien se reconvertisse après l'échec de la faïence. Parmi ses enfants, retenons le nom d'Étienne-Antoine, baptisé le 19 février 1689 à la cathédrale. Au XVIII^e siècle, cet Etienne apparaît comme un notable de Rennes de par sa profession de maître-tapissier. À cela, disent les notices du Québec, s'ajoute le titre d'échevin de la ville Rennes. En nombre très restreint, ces échevins sont des magistrats municipaux, sortes d'adjoints au maire, recrutés parmi les bourgeois de la ville. Mais il y a un hic. Aucun de Montigny ne figure sur la liste complète des échevins de Rennes recensés dans la brochure *Liste de messieurs les nobles bourgeois et échevins de la ville et communauté de Rennes, depuis l'an 1600 jusqu'à l'an 1756*, imprimée chez Guillaume Vatarde. Force est de conclure qu'Étienne-Antoine n'occupa pas cette fonction prestigieuse, ce qui n'enlève rien à son mérite ni à sa prospérité. Ainsi eut-il les moyens d'envoyer à Montpellier l'un de ses nombreux enfants, Jacques-René, pour y faire des études de médecine.

Né en 1734, c'est ce Jacques-René de Montigny qui débarqua à Acigné en 1769. La famille allait y prendre racine pour au moins trois générations.

Georges GUITTON.

Le 03/10/2020

Quelques sources :

- *Liste de messieurs les nobles bourgeois et échevins de la ville et communauté de Rennes, depuis l'an 1600 jusqu'à l'an 1756*, publiée chez Guillaume Vatarde, Rennes, 1756.
- *Les Montigny, faïenciers à Rennes au XVIII^e siècle*, article de Henri Bourge de la Rogerie, dans le Bulletin de la société archéologique et d'histoire d'Ille-et-Vilaine, 1924.
- *Les Bretons en Amérique française 1504 – 2004*, Marcel Fournier, éditions des Portes du Large, 2004.

Remerciements à Lina de Montigny, du Québec, et à Philippe de Montigny, de Mordelles, pour leur apport.